

CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Galatians, vend. 29 janvier. High Priests of Mithras, lun. 1er février. Fils d'Obéron, jeud. 4 février. Consus, lun. 8 février. Atlantides, mar. 9 février. Chevaliers de Momus, jeud. 11 février. Equipe de Protée, lun. 15 février. Equipe de Comus, mar. 16 février. Ex. mardi, 16 février.

TEMPERATURE Du 25 janvier 1904

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (48, 64, 62, 60).

La Russie dans une impasse.

Voilà encore une semaine perdue dans une trompeuse attente du règlement des affaires de l'Extrême Orient que chaque matin l'on nous annonce bruyamment pour le lendemain, et qui n'arrive jamais. Assurément nous avons une haute idée de la politique suivie par les Czaars. Depuis près d'un siècle, elle a fait de grandes choses. Elle a, au suprême degré, l'art de savoir attendre, de reculer même au besoin, et de ne pas précipiter les événements de jusque auxquels elle n'est pas sûre. Grâce à elle, la Russie a pu, sans trop inquiéter le reste de l'humanité, avancer lentement vers les extrémités de l'Occident jusqu'aux confins de l'Extrême-Orient, en contourant le globe asiatique presque sans coup férir. C'est là un coup de maître qui fait honneur à la sagacité des Czaars et de leurs conseillers. Mais cette politique ne date pas d'aujourd'hui; elle est traditionnelle; elle est l'œuvre du fondateur de l'Empire, et il est possible que, si Pierre le Grand revenait de nos jours, il la modifierait légèrement. Pierre le Grand n'avait pas prévu et il ne pouvait prévoir l'avènement de deux puissances qui n'existaient pas de son temps et avec lesquelles il faut aujourd'hui compter — le Japon et surtout les Etats-Unis d'Amérique. Si encore la Russie n'avait voulu à partir qu'avec le Mikado, le conflit n'aurait rien de sérieux. La bataille ne serait pas de longue durée et le Japon serait bien vite conquis. Mais à côté de l'Empire du Mikado il y a pour le soutien de ses puissances nouvelles qui, pour n'être qu'une nouvelle venue, n'en est pas moins redoutable.

La Russie n'a pas assez songé à l'entrée de cette nouvelle venue dans l'arène. Il lui était pourtant assez facile d'éviter toute querelle avec les Etats-Unis. Ceux-ci n'ont d'autre ambition de ce côté que le développement de leur commerce qui est immense. Le Czar n'ignorait rien de tout cela. Il savait bien que les Américains ne se laisseraient pas bénévolement priver de leurs principaux débouchés. Il n'était pas difficile de s'entendre avec eux sur la question territoriale; mais il était indubitable que sur ce point, ils se montreraient intraitables. La Russie devait donc avant tout ne pas blesser les intérêts américains, ne pas tenter de leur fermer les ports de la Mandchourie. Rassurés sur ce sujet, ils ne seraient pas intervenus comme ils le sont actuellement, ou s'apprêtant à le faire. Le dissentiment ne se serait pas envenimé; surtout, il n'aurait pas dégénéré en querelle internationale. Il est à peu près sûr que la Grande-Bretagne n'aurait pas songé à intervenir. Tout se serait passé entre le Japon et la Russie, qui n'aurait qu'à gagner à un arrangement à l'amiable. L'ambition est presque toujours une mauvaise conseillère; la situation actuelle le prouve. Le succès de la Russie est été moins éclatant, mais plus certain. Le Czar vient de sortir de sa politique traditionnelle; il aura peut-être à s'en repentir.

Les parents de Jeanne d'Arc.

Qui se serait jamais imaginé en France qu'un jour on dirait que Jeanne d'Arc est d'origine italienne? C'est cependant ce que publient les journaux italiens. Un lettré très connu essaye de démontrer que Jeanne est bien née en France, mais de parents italiens, appartenant à l'historique famille des Ghislieri, de Bologne. Le père, Ferrante Ghislieri, un des chefs de la ville de Bologne, latta contre la domination Bontivoglio. Vaincu, il émigra en France et alla en Lorraine où il vécut de son labeur. Le neveu Jeanne et deux garçons. Un ancêtre, Michele Ghislieri, devint le pape Pie V. Le même lettré dit que, à San Petronio, cathédrale de Bologne, on a découvert récemment une fresque représentant une tour au moyen âge et, à côté, une jeune guerrière aux cheveux bleus, tenant en main un étendard. Tout le monde à Bologne est persuadé que cette guerrière n'est autre que Jeanne d'Arc.

Un saule de Sainte-Hélène.

Le cimetière de Montoie, près Lausanne, possède, d'après la "Tribune de Genève", un rejeton du saule pleureur du tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène. En 1882, mourait à Lausanne un jeune enfant, fils de M. Langen. Un ami intime de celui-ci, M. Alexander, qui se trouvait alors à Sainte-Hélène, se procura un rejeton du saule pleureur reconstruit le tombeau où fut primitivement déposé le corps de Napoléon Bonaparte, l'apporta à Lausanne et le planta sur la tombe de l'enfant. C'est maintenant un bel arbre. On dit que c'est une espèce particulière de saule, la seule de ce genre qui existe à Montoie et dans les environs.



Le Colonel Marchand.

On annonce le prochain mariage du colonel Marchand avec Mme Hériot. On connaît le colonel Marchand, et il n'est pas nécessaire de rappeler ses magnifiques états de services en Afrique. Quant à Mme Hériot, elle est la veuve du commandant Hériot qui devint, par la mort de son frère, associé au succès des grands magasins du Louvre. Le mariage aura lieu, dit-on, au commencement du mois de mai ou à la fin d'avril, à Paris.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Grand événement à l'Orpheum, hier soir: première apparition du célèbre Corbett, non plus comme athlète, profession à laquelle il doit son illustration, mais comme comédien, comme d'habitude. Il a été accueilli par une salve de bravos. Il a une façon toute particulière de se présenter et de débiter qui lui a tout d'abord conquis les sympathies de toute la salle. A côté de lui ont fait merveille deux excellents artistes, Thora et Carlton, surnommés les "American Jesters", puis George Snijders, Harry Buckley, à qui il n'a pas fallu grand temps pour mettre le public en bonne humeur; Ed Marsh et Miss Rosa Sartella qui dansent et chantent d'une ravissante façon. Miss Redding complétait la soirée. C'est une grande semaine nouvelle qui s'ouvre pour l'Orpheum.

GRAND OPERA HOUSE.

"Escaped From Sing Sing", voilà une de ces pièces qu'affectionnent les membres de la troupe Baldwin-Melville et qu'ils devaient produire à la scène à la première occasion favorable qui se présenterait. Ils n'y ont pas manqué et ils ont apporté dans l'interprétation d'autant plus de verve et d'entrain, que les échappés de galères, ici, sont des malheureux condamnés injustement pour un crime dont ils sont innocents. La poursuite et la condamnation ont lieu en Angleterre, mais la réhabilitation s'opère aux Etats-Unis. Ce drame, habilement charpenté et enlevé avec une verve remarquable par la troupe Baldwin-Melville a obtenu un vif succès. Il fera salle comble jusqu'à samedi prochain.

NEWCOMB.

Les artistes de M. Fourton viennent de se conquérir de nouveaux titres aux faveurs du public. Miss Alice Treat Hunt, entretient et M. John Preston, dans "Ingomar", la première dans le rôle fameux de Parthenia, le second dans celui non moins triomphant de Ingomar.

On s'attendait à un grand succès, il a été plus complet qu'on pouvait espérer. Miss Hunt et M. Preston sont deux grands premiers rôles qui assurent le succès d'une troupe. Tous les deux luttent de talent et l'on ne sait en vérité à qui des deux doit revenir la palme. Nous manquons à tous les devoirs de critique en ne citant pas ici M. Mellon et Misses Triplet et Seymour qui ont puissamment contribué au succès de la pièce.

OPERA.

"Cavalleria Rusticana" et "La Traviata", qui ont fait les frais de la matinée de dimanche dernier, ont été interprétés avec le même succès qu'aux représentations précédentes de ces opéras.

Nous croyons être le fidèle interprète de tous les habitués du théâtre de l'Opéra en félicitant la direction sur l'heureux choix qu'elle a fait de "L'Abbé Constantin" pour le spectacle de dimanche soir. Cette admirable comédie a été tirée par M.M. Crémieux et Decourcelles du célèbre roman de Ludovic Halévy.

Tout le monde qui s'intéresse un peu à la littérature française a lu et relu "L'Abbé Constantin". Cet ouvrage a pris place au premier rang des chefs-d'œuvre contemporains du même genre, car les situations en sont touchantes, naturelles et libres de tout ce qui pourrait toucher au vulgaire; la valeur littéraire de l'œuvre est incontestable.

Nous sommes fermement convaincu que beaucoup de personnes la reverraient encore avec le plus grand plaisir.

Nous avons, au début de la saison théâtrale, formé des vœux pour voir renaître ici le goût pour la haute comédie française. Le nombreux public qui assistait à la représentation de dimanche soir nous fait croire que nous n'espérons pas en vain.

L'interprétation de l'œuvre a été excellente; les artistes semblaient s'être donné le mot pour prouver à leur auditoire qu'ils pouvaient être comédiens sérieux aussi bien que comiques.

M. Maillard, sous les traits de l'Abbé Constantin, était dans son élément. C'est un artiste consommé et intelligent, et son jeu dimanche soir a été d'une finesse et d'une simplicité infinies.

M.M. Verande, Leo Mery, Montclair et Launay se sont distingués et ont été parfaits.

Mmes Demante, Mico, Fouquet, Verande et Dupuis ont toutes mérité les chaleureux applaudissements dont elles ont été saouées; car leur jeu a été irréprochable et, grâce à elles et à leurs partenaires du sexe fort, le succès de la soirée a été complet.

Ce soir, "Paillasse", "La vie de la Danse", grand ballet, et "La Navarraise". Ces deux opéras sont interprétés cette année d'une façon remarquable.

Demain soir représentation au bénéfice de M. Maillard qui a tant fait pour amuser les habitués du théâtre de l'Opéra. Souhaitons que la salle à cette occasion soit trop exigüe pour donner place aux admirateurs et aux amis du bénéficiaire qui s'y presseront.

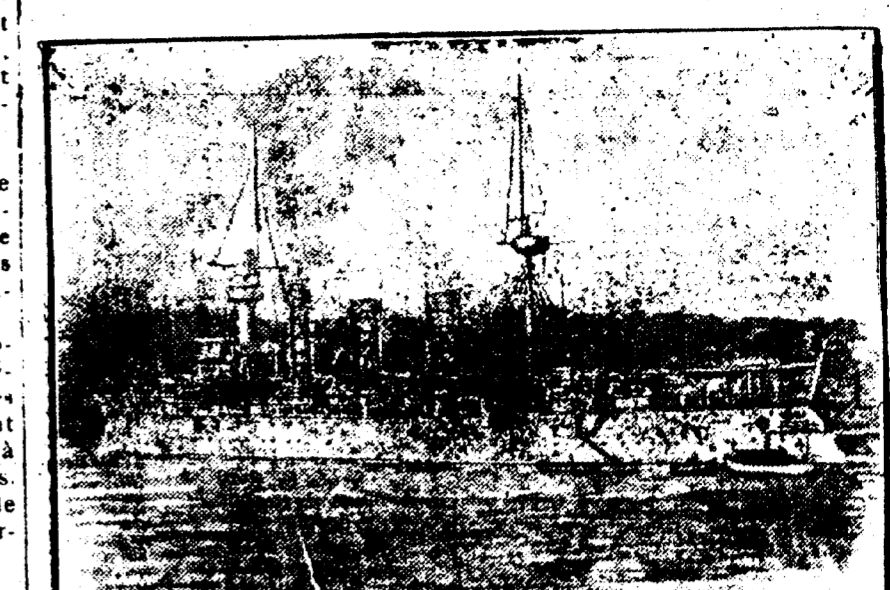
CHRECIEN.

Quelle heureuse idée a eue le Crescent de reproduire cette saison l'aimable et joyeuse comédie intitulée: "Alphonse et Gaston", qui se prête à tous les changements imaginables aux plus amusantes intercalations et malgré les ans, lui donnent chaque fois la couleur de la nouveauté. Tout y est gaieté et invite, poème et musique.

Autrefois, c'étaient deux charmants Français qui faisaient les frais de la soirée; maintenant, ce sont deux jeunes Américains et la belle humeur se fait que grandir avec le changement de personnalité.

"Alphonse et Gaston" n'aspire pas ambitieusement au titre d'opéra comique, bien que la pièce le mérite, car les couplets et les morceaux de musique y abondent.

C'est en réalité une des productions les plus réussies du répertoire moderne et les marches ainsi que les ensembles y donnent à l'action une animation à laquelle on ne s'attendait pas. Nous prédisons à la nouvelle pièce un succès très vif et surtout durable.



Le croiseur allemand "Vineta"

ARRIVÉE DU CROISEUR ALLEMAND "VINETA".

Nombreuses fêtes projetées.

Le croiseur allemand Vineta est entré dans notre port hier à onze heures et demi de l'après-midi, salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

Immédiatement après avoir jeté l'ancre le commandeur Schroeder a fait prévenir le consul d'Allemagne, le maire et les autres autorités.

Le consul Mynsbury a été salué par les sirènes de tous les navires dans le port.

FROID INTENSE.

Keokuk, Iowa, 25 janvier — Les rivières Des Moines et Mississippi sont obstruées par la glace. Le thermomètre marque huit degrés au-dessous de zéro. Les fermes dans les vallées sont entourées de lacs glacés. On s'attend à de plus grandes inondations que l'année dernière.

Incendie à un station de cars.

Ladysburg, Ind., 25 janvier — La station de cars de la Ladysburg Traction and Terminal Company, Place McLean, a été détruite par un incendie aujourd'hui.

Quinze cars ont été brûlés. Les pertes se montent à \$50,000.

Arrestation de Joseph Keitzer.

Louisville, 25 janvier — Joseph Keitzer, un jeune homme distingué de Bedford, Ind., a été arrêté dans cette ville aujourd'hui sous l'accusation de complicité dans le meurtre de Sarah Schaefer. Keitzer a été amené au pénitencier de Jeffersonville pour éviter toute tentative de violence contre lui.

INCENDIE.

Brazil, Ind., janvier — Le hôtel Kogut, au centre du quartier des affaires, a été détruit par un incendie aujourd'hui.

Les conducteurs de deux autres incendies ont été arrêtés et ont été demandés des secours à Terre Haute.

Les habitants de Troy ont pu tant de ceux d'aujourd'hui. Une brigade d'incendie a été envoyée dans ce quartier. Les habitants qui sont parvenus à éteindre les incendies ont été félicités.

Meurtre mystérieux.

New York, 25 janvier — Un autre meurtre mystérieux a été communié. La police en faisant une descente dans la salle d'une école itinérante secrète à South Brooklyn ce matin, a trouvé Zosetti Spuono blessé à mort. On n'a pu avoir aucun détail du crime, tous les membres de la société ayant fui avant l'arrivée de la police qui n'a pas pu opérer d'arrestations.

La tempérance à Chicago.

Chicago, 25 janvier — Un froid pénétrant a fait souffrir tous les habitants du nord-ouest aujourd'hui.

Le thermomètre a atteint 15 degrés au-dessous de zéro à Chicago.

Des passants ont trouvé un homme gèle rue Trente-deuxième. Le corps non identifié a été transporté à la morgue. Les oreilles et les mains gélées ne se comptent plus.

Le trafic est sérieusement entravé.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No 17 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

VII

L'ITALIENNE

Nuit.

La voix doucereuse de la marquisse avait pris, soudain, une

intense expression de raillerie, comme si cette constatation ne devait être désagréable qu'à Lehuchois; elle savait, ainsi, exciter extraordinairement les autres, sur ses intérêts à elle. Lehuchois eut un brutal mouvement de rage, et — Comment, aussi, imaginer un revirement si complet?... Et comment désigner que, juste au moment où, après avoir appelé, auprès de lui, en toute confiance, votre mari se dégageait si brusquement de moi... allait tomber à Foggy-Castle, ce sautant que rien n'annonçait, et qui aurait dû même se trouver déjà à Christiania pour un congrès scientifique?... — Mon bon monsieur Lehuchois, c'est un de vos principes qu'il est inutile de perdre son temps à ergoter sur le passé. Le fait est là: un homme va revenir en France qui pourra très justement s'étonner que vous ayez trouvé dans le coffre-fort de votre patron un testament absolument contraire aux volontés du testateur... — Enfin, vous ne voyez pas, dit soudainement Lehuchois, que j'ai le mal de mer et que je suis assis sur le pont de votre bateau, à sa descente du bateau, pour l'assassiner?... — Je vous demande simplement ce que vous pensez de tout ceci, mon ami, et d'y réfléchir... — Je pense... je pense... Lehuchois se mit à marcher rageusement par la pièce. Puis,

revenant s'asseoir, maître de lui, devant la marquisse. — Je pense qu'il est inutile de s'alarmer à l'avance; car, de même que nous ne sommes encore réduits à faire des suppositions sur les cachettes où peuvent se trouver les deux autres exemplaires du véritable testament de votre mari, de même nous ignorons ce qui a pu se dire entre lui et M. Tiboroc de Lauzun-Chabrilac, d'autant plus, remarquez-le bien, que, tout en ayant de la sympathie pour lui, votre mari ne l'en tenait pas moins pour le bavard, le distraire, l'harlequin qu'il est la plupart du temps, rasant ses affaires de travers au premier venu... Votre mari lui-même m'a répété les distractions, les oublis légendaires du savant... Et je doute de bien, dans ces conditions, qu'il lui ait confié toute sa pensée... Comment admettre, d'ailleurs, que M. Tiboroc n'ait pas donné les moindres indications depuis?... Allons donc! — Sa distraction peut, aussi, bien s'être portée là-dessus!... observa la marquisse. — Oui... oui... c'est parfaitement possible, avoua Lehuchois en frissonnant. — Pais, de nouveau rageur: — Oh!... savoir... savoir ce qui se passa entre eux deux dans cette unique après-midi, où nous eûmes l'imprudence de laisser votre mari... seul...

à Foggy Castle! Un nouveau et long silence suivit, durant lequel les deux complices se regardaient obliquement, dans l'évocation de ce château, perdu sur un rocher que bat la mer d'Ecosse, et où le marquis Lauzun d'Aspremont était mort, paralysé, impuissant, désirant passionnément appeler sa famille de France auprès de lui, et uniquement entouré de cette femme qu'il abhorrait, de ce beau-fils qu'il méprisait, de domestiques qui, le voyant condamné, n'obéissaient plus qu'aux maîtres de demain... Un seul lui était toujours dévoué et aurait religieusement exécuté ses volontés, un seul aurait pu faire connaître, au dehors sa véritable pensée, — le valet de chambre qui l'accompagnait dans tous ses voyages et pour qui il n'avait sans doute pas de secrets. Mais c'était un porte-malheur que d'être trop dévoué à ceux qui vont disparaître et dont la succession est si ardemment convoitée. Ce valet de chambre, qui ne prenait que deux ou trois heures de repos par jour, aimait à se promener dans les rochers qui doublent la mer, rochers généralement garnis de mousses glissantes, de gémons... Et, un après-midi, il ne revint pas... Le lendemain, on trouvait son cadavre à marée basse, et il fut établi que la mort du malheureux ne devait être attribuée

qu'à son imprudence... Ainsi disparaissent parfois les deux complices, dont on ne s'occupe plus, qui n'intéressent personne, et dont l'existence aurait pu compromettre les plus brillants échafaudages. Le marquis d'Aspremont, à qui la nouvelle fut annoncée sans le moindre ménagement, faillit en mourir, non seulement de saisissement, de regret, mais de se sentir si seul, si impuissant, lui si riche! Sa femme et son beau-fils, et toute la domesticité crurent que sa fin arrivait ainsi. Mais rien n'est plus étrange que les ombres d'une vie au moment suprême. On vit aussitôt cet homme, dont on attendait l'agonie, se redresser, exiger qu'on l'habillât... Et il commanda sa voiture, pour suivre l'enterrement de son domestique. Il était sans doute d'une extrême faiblesse physique; mais assez d'énergie morale brûlait encore en lui pour que de ses yeux jaillit son antipathie pour sa femme et son beau-fils. Il se tenait adossé à une paroi. Il s'assoupit pendant la cérémonie; mais, au sortir de l'église, il semblait avoir encore repris de nouvelles forces, refusa que ni sa femme ni son beau-fils le reconduisissent au bateau. Et, comme cela se passait en public, il fallut bien lui obéir. Il refusa même l'aide de Fran-

cis Lehuchois, qui s'offrait obstinément à se mettre à son entière disposition et avait même lui dire: "Puisque vous avez un moment de mieux, vous pourriez en profiter pour..." — Non! Allez, tous, ordonna-t-il, accompagnez ce malheureux à sa dernière demeure... Moi je n'en aurais peut-être pas la force... Mais j'ai celle de me faire ramener tranquillement chez moi... où je n'ai besoin de personne... personne absolument!... Oh! les deux heures d'angoisse que durèrent cet enterrement, dont ils n'osaient plus s'écartier, aucun, parce que toute la population d'un petit village aurait été témoin de leur désertion! Qu'allait-il faire, pendant ces deux heures, cet homme qui les détestait si profondément et dont la ranonne venait encore de l'espérer de longs mois d'impuissance? Essayer de leur échapper, sans nul doute! Et, en effet, comme ils revenaient du cimetière, ils aperçurent le landau du marquis arrêté devant la petite maison du télégraphe. Ils y coururent... et arrivèrent juste à temps pour le relever; car il avait abusé de cette leur de force. Il était en train de rédiger une dépêche, lorsque la paralysie l'avait pris de nouveau, et il tombait à la renverse, comme une masse, n'ayant même pas la faculté de se

crampouner au rebord du guidon. Sa femme pénétrait à ce moment dans le bureau. Elle ne prononça que ces mots: "Quelle folie aussi!" mais très doucement, pour bien indiquer aux assistants qu'elle n'en voulait aucunement à son mari de cette velléité d'indépendance. Son fils murmura: — Vous voyez bien maman, que vous avez eu tort de lui obéir! — Eh, mon enfant, il ne faut pas contrarier les malades... Et puis, qui se serait imaginé qu'il redevenirait du château?... Je le croyais bien confortablement installé, là-bas!... Souriante, affectueuse, elle entraîna son mari et ne voulait être aidée que de son fils pour faire monter le marquis en voiture, tandis que Lehuchois, d'un tour de main, avait subtilisé la dépêche que le marquis était en train de préparer et dont l'adresse seule était écrite — mais si indécrottable de la volonté du moribond: "Comme de Lauzun-Chabrilac, Paris!" Quand le marquis revint à lui, dans la vaste chambre d'hôtel qui était probable qu'il ne sortirait plus que les pieds en avant, et qu'il vit sa femme, son beau-fils et Lehuchois, penchés sur lui comme des oiseaux de proie, une indicible expression d'épouvante et de désolation envahit ses traits, mais qui se dissipa